

Nuages

Étienne Beaulieu

Numéro 15, printemps 2008

Écrire entre bruit et silence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/657ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, É. (2008). Nuages. *Contre-jour*, (15), 111–118.

Nuages

Étienne Beaulieu

Pendant que Pascale travaille à son ordinateur, elle ne me voit pas sortir par l'arrière du chalet, et c'est très bien ainsi. C'est justement pour avoir de l'espace et du silence que nous avons loué cette petite baraque sur le bord de la mer. Pour qu'elle vienne à bout de son idée et moi de ma pièce, chacun de son côté, sans trop se parler chaque jour mais sachant que l'autre est là.

En dévalant la pente qui mène à la mer, je m'aperçois que tous les prétextes m'ont toujours été bons pour m'isoler très loin des autres, pour autant que Pascale me prête son silence. Est-ce par courage ou par lâcheté, est-ce que je fuis ou est-ce que je fais face en me coupant ainsi du monde ?

Sur le quai dans la petite baie, il n'y a presque aucune vague ou seulement de grandes ondulations lisses à la surface, ce que Pascale appelle de « l'eau molle ». Le jaune brûlé que reflète l'eau molle donne l'impression que la mer est changée soudainement en une nappe d'huile flambant sous l'effet de la chaleur.

Dans cet éclairage d'un matin paresseux, je me jette à l'eau d'un seul élan, sans aucune grâce et sans souci d'en avoir, me concentrant seulement sur les bulles d'air qui longent ma peau.

En nageant, la tête hors de l'eau, je dois contourner les amas de pollen qui s'amoncellent à la surface comme de minuscules châteaux de fibres. C'est comme s'il neigeait tellement tout est silencieux. Je me souviens qu'en marchant sous la neige en hiver, je me suis déjà arrêté, stupéfait de découvrir que les petits plissements de cristaux qui cliquetaient dans mes oreilles étaient simplement dus au bruit de la neige qui tombe. Est-ce que le pollen fait le même bruit en s'échouant à la surface de l'eau ?

Un pied planté au sol, figé sous l'eau comme un pieu de clôture, je m'exerce, la tête hors de l'eau, à discerner le bruit de ma respiration de celui du pollen entrant en contact avec l'eau molle. C'est un froissement d'air qui me tire de ma torpeur : à quelques mètres, sur la berge et sous les arbrisseaux, une maubèche s'ébroue, secouant ses ailes parsemées de gouttelettes, dans le peu d'eau qu'il lui faut pour supporter l'immense chaleur.

J'ai longtemps eu de la difficulté à imaginer la chair des femmes sans enluminures. Peut-être la stupéfaction du dévoilement m'a-t-elle empêché de voir un corps pour ce qu'il est, sans toutes ces dorures que j'emprunte à Raphaël et que je pose en imagination sur les seins de Pascale, pour voiler leur lumière, la faire dévier, en amplifier l'éclat.

Devant la boîte à crayons, enfant, je salivais d'une envie de manger les couleurs vives, le rouge, le jaune. Mais devant la majesté des trois couleurs augustes, le bronze, l'argent et l'or, je devenais ridicule et solennel. Je ne les dérangeais de leur emplacement dans la boîte qu'avec grande cérémonie. Ces couleurs ressemblaient à des cardinaux recueillis qui ne se levaient de leur siège que pour un office important, au son d'un grand orgue. J'entendais le clapet de l'instrument s'ouvrir et se fermer dans les longs tuyaux auxquels ressemblaient les crayons dans leur boîte.

La gloire de ces couleurs, je ne l'ai retrouvée que dans une petite église romane d'Ardèche où j'aimais bien demeurer en silence, où il n'y avait personne qui passait la porte massive de bois, toujours ouverte. Ce n'était pas pour prier, non je ne priais pas. C'était pour imaginer toutes les cérémonies qui devaient avoir eu lieu là, sur les pierres usées du plancher, depuis plus de dix siècles, c'était pour entendre résonner toutes les paroles qui avaient dû y être prononcées, pleines d'un sens que je n'aurais pas compris. Ce n'étaient pas les pierres qui tenaient l'édifice debout, mais les paroles inaudibles qui formaient un lieu en parlant toutes en même temps.

Au moment de m'asseoir, il y aura un autre que moi qui attendra depuis longtemps déjà. Je ne serai pas surpris, et je ne lui demanderai rien, pas même comment il aura fait pour entrer. Je le laisserai dans l'ombre, bien calé dans son fauteuil au coin du salon et je lui apporterai un apéritif avec deux glaçons qui tinteront dans le verre.

Nous saurons tous deux à quoi nous en tenir, aussi la rencontre sera-t-elle silencieuse, comme les pas que je ferai autour de lui et qui seront étouffés par le tapis. Cela fera un certain temps que je n'aurai plus parlé à personne — à qui s'adresser maintenant ? —, et je n'ouvrirai pas non plus la bouche pour celui-là, à qui j'aurais tout à dire et à qui, en même temps, il serait superflu de dire quoi que ce soit.

Je sortirai de ma poche des allumettes et une cigarette que j'allumerai tranquillement, et la petite flamme éclairera mon visage de très près. Puis j'observerai au coin de sa bouche un demi-sourire. Il y aura peut-être de la compassion dans ce sourire, puisque à ce moment-là, il sera possible d'éprouver quelque chose de cet ordre l'un pour l'autre. Nous serons battus à plate couture tous les deux. Nous serons les perdants sans gloire d'un jeu qu'aucun des deux n'aura compris.

Trois coups de poing assez frustes ont résonné sur la porte de bois du chalet, comme pour annoncer le début d'une pièce de théâtre. Le bougre attend patiemment que je me lève pour lui ouvrir, puis il entre, visiblement mal à l'aise hors de sa grange. Je lui offre une chaise, qu'il empoigne par le dossier avec ses grosses mains, puis s'assoit dessus à califourchon.

Je ne sais trop que lui dire, et lui non plus visiblement, alors nous ne disons rien. Il regarde partout autour de lui, les joues plissées, en passant de la table en verre trop moderne à la bibliothèque en chêne dans laquelle s'alignent les titres qu'il semble ne pas savoir lire. Il juge chacun des objets que nous avons importés dans son chalet avec un petit hochement de tête, comme s'il voyait trop rapidement l'utilité de tout cela. Rien ne semblait résister à son inquisition boudeuse.

Ce doit être cela que signifient ses mimiques, car pour le contenter, j'ai le réflexe de lui donner une partition qui traîne sur la table. Ses yeux se fixent aussitôt sur la feuille, visiblement sans comprendre le sens des notes éparpillées en grappes savantes. J'imagine que des sons incohérents retentissent dans sa tête et que c'est assez pour lui, puisqu'il quitte sa chaise, me serre la main, passe la porte et disparaît.

Je le regarde s'éloigner sur le chemin bordé de grosses pierres blanches et je m'aperçois qu'il boite. Dans la noirceur qui tombe lentement, on ne voit plus que les pierres blanches d'un chemin que l'on devine et qui s'avance dans la nuit.

Le dos voûté, tête basse, mon ami hésitait sur le seuil de sa maison, marmonnant que le froid lui enlevait toute envie de sortir. Je suis donc parti sans insister, le laissant aux livres qui traînaient sur la petite table près de l'entrée. En me retournant, après avoir salué d'une façon sèche mais qui était dans nos manières depuis des années, je sentis d'un seul coup le froid traverser mes vêtements. Je n'étais pas vêtu assez chaudement pour la saison, mais je marcherais quand même : la nuit était belle.

En passant près de la bouche de métro (j'avais encore le temps d'attraper le dernier), j'eus un mouvement vers la porte pivotante mais me ravisai en me rappelant cette femme que j'avais vue quelques jours auparavant. Je m'arrêtai un instant, seulement pour bien me souvenir de mon malaise, pour éprouver à nouveau le choc des yeux inconnus qui en m'accusant silencieusement m'avaient révélé que j'étais coupable.

C'était en revenant de travailler, alors que je suivais la file de gens vers la sortie. Personne ne prêtait attention à rien et moi aussi je m'acheminais en fixant les carreaux rouges et jaunes du sol comme dans une procession incohérente. J'aimais sans m'en aviser l'ambiance du métro, sa chaleur en plein hiver, la promiscuité de tous ces gens qui ne se connaissaient pas, mais entraient en contact directement par le silence, grâce au silence. J'aimais le bruit des départs et des arrivées de wagons, qui me rappelait étrangement, juste au moment de démarrer, le son flûté et mécanique d'un orgue : « Tii-tûûût-tou ». Ce son était un morceau égaré d'une messe sans officiant, dans un lieu en mouvement. Cette sensation, éprouvée chaque fois que je mettais les pieds dans le métro, était encore pour moi une façon de communier sans y penser, d'être avec tous sans les regarder, en sentant simplement leurs présences. Mais à partir de cet événement, il ne me fut plus possible de marcher dans le métro sans pressentir que mes pas, mon silence, le silence de tous ces gens, étaient un mensonge.

Une sensation me réveilla brusquement : je sentis d'un coup un regard se poser sur ma nuque comme une main rigide pour m'assommer par derrière. Je me mis à l'écart de la file et me retournai. Dans le petit

enclos de verre qui bordait une sculpture figurant abstraitement un arbre, une femme accroupie me regardait fixement, m'accusait de son regard. Impossible de comprendre ce qu'elle faisait à cet endroit, dans cette posture, et surtout de quoi elle m'accusait. Elle me regardait, sans aucune expression. Je ne la connaissais pas. Ses traits amérindiens et ses cheveux sales me rappelaient cependant quelqu'un, impossible de savoir qui. Quelques passants s'arrêtèrent aussi, s'étonnant à leur tour.

En m'approchant, je m'aperçus qu'elle ne me regardait pas, qu'elle ne regardait rien. Elle était ivre morte et sa posture n'était pas celle d'une sage amérindienne, mais bien d'une femme déculottée se soulageant en public. Du petit monticule de ciment coulaient maintenant quelques gouttes. Je vis l'agent de sécurité du métro parler dans son cellulaire en gesticulant et aussitôt deux gardes arriver.

L'un d'eux amenait une vadrouille.

Juste devant moi, un petit arbre jauni perd ses feuilles dans le vent. L'image est nette : les lignes verticales des branches demeurent bien tendues pendant que les feuilles s'enfuient à l'horizontale en suivant des directions aléatoires. Le vent dépouille lentement cet arbre.

Je suis resté un petit moment à le regarder, pendant que des passants m'observaient du coin de l'œil, se demandant sans doute ce que je pouvais bien faire planté là. Peut-être cet homme cherche-t-il un coin tranquille pour pisser ? Quelques-uns ont remarqué l'arbre, poussant quelques exclamations : « Ah, d'accord ». Puis ils passaient leur chemin.

Pourquoi n'y avait-il personne qui s'attroupait autour de cet événement ? Il y aurait dû y avoir une foule de gens silencieux qui se seraient arrêtés pour voir enfin un véritable événement, le fond des choses qui se dénude lui-même, dans une ouverture tellement vaste que personne n'y prend garde.

Mais en fait, même s'il n'y a personne, ils y sont, je les vois. Ils sont rassemblés autour de cet arbre qui perd ses feuilles, ils demeurent cois, mains jointes derrière le dos, ensemble dans une liturgie improvisée qui disparaîtra aussitôt que l'arbre n'aura plus de feuilles. Ce sont eux qui, au chalet, me regardaient bûcher les peupliers, peuple des ancêtres, spectres qui n'ont pas de noms et n'en veulent pas.

Le feu de signalisation vient de passer au vert, je dois poursuivre mon chemin.